

## Rencontre avec Douglas Kennedy - Un écrivain qui ne se laisse pas chamberer

**Rencontre avec Douglas Kennedy** Un écrivain qui ne se laisse pas chamberer

Invité au Palace à Lausanne, l'Américain confesse se sentir étranger à la mythologie littéraire des établissements étoilés mais enlève le carton «ne pas déranger».



Cécile Lecoultre

Publié: 15.08.2021, 08h51



Douglas Kennedy, écrivain bourlingueur, préfère le Palace au Beau-Rivage à Lausanne, «pour la vue, la situation au centre, la sobriété...»

FLORIAN CELLA

Les histoires d'écrivains enveloppent les palaces d'un murmure excentrique. Pensez à [Hemingway](#) qui jouait au cricket dans sa suite du Gritti à Venise ou Malaparte qui aboyait la nuit à La Sapinière, son «seul plaisir» à Chamonix. «Je ne casse rien dans mes chambres d'hôtel, je ne suis pas Johnny Depp», soupire Douglas Kennedy, presque déçu de n'avoir su engendrer une réputation de mauvais garçon.

Suite après la publicité

À 66 ans, malgré des résidences dans le Maine, Paris, Londres et Berlin, le New-Yorkais vit pourtant beaucoup dans les hôtels. Entre deux romans, l'un en cours de rédaction, l'autre de traduction, le voilà au Palace à Lausanne, qui l'invite, non pour discuter de son œuvre mais pour fourbir le cachet du lieu chic associé au salon [Le livre sur les quais](#) à Morges. Sous peu, des bouquins traîneront partout dans l'établissement. En attendant l'automne, le touriste américain piétine un peu. «Je ne suis pas un expert des cinq-étoiles», grommelle-t-il.

Tentons l'approche factuelle. Se transporte-t-il comme son compatriote Mark Twain, qui moquait la riche faune de Zermatt vers 1978 dans le satirique [«Climbing the Riffelberg»](#), décrivant une expédition touristique vers les sommets avec 22 barils de whisky, 154 parapluies et quelques caisses d'opium? «Je fais mes bagages comme me l'a enseigné mon père militaire, lui-même fils d'un soldat dans la Navy», rétorque Douglas Kennedy. Au carré, en somme? «Oui, et c'est sans intérêt, n'est-ce pas?» Tout à fait.

Mais qu'appréciez-vous à Lausanne?

Le moment à saisir... La vérité, c'est que dans cette humanité brinquebalante, et je ne parle pas seulement du Covid, la Suisse offre une stabilité unique. Avec aussi ce grand écart du rêve pastoral, l'irréalité par exemple, d'une balade hier sur les hauts de Yens dans des décors idylliques, et à quelques minutes de voiture, la richesse des propositions citadines.

N'est-ce pas un fantasme, une Suisse sous cloche?

Pas du tout! La culture bouge ici. Vous avez à Lausanne l'un des meilleurs orchestres de chambre du monde par exemple, et c'est un Berlinoise qui le dit. Et combien de théâtres, de clubs de jazz! Chaque ville possède son atmosphère. D'ailleurs, tous mes romans parlent d'une ville derrière un personnage. En fait, je vis dans un mouvement constant, magnétisé par un événement ici, puis là. Je répugne à un quotidien organisé, boulot, télé, dodo, quelle horreur! J'en ai tâté durant mes deux mariages, avec autant de divorces. Sans critiquer cet agenda, je ne pourrai jamais m'y adapter.

Suite après la publicité

Vous n'avez pas encore écrit sur Lausanne. Cherchez la femme?

Je ne parle jamais de mes ex, je ne vis pas à livre ouvert. Ce serait d'un hyper mauvais goût! Après «Isabelle» (*ndlr: son dernier roman aux amours très sensuelles*), tout le monde a demandé si l'héroïne existait. Peut-être... ou pas. J'aime garder cet anonymat banal, vivre comme n'importe qui.

Mais le pékin n'habite pas dans les palaces. Qu'y trouvez-vous?

Beaucoup de choses! Comme [Nabokov qui a vécu au Montreux Palace](#) pendant vingt ans, et tant d'autres... c'est de pouvoir fermer la porte, voir les draps changés et se déconnecter des réseaux. Dans un hôtel, je retrouve ce plaisir d'attendre l'inattendu. J'adore ça, j'étais en

Espagne au début de l'été, puis dans les Cinque Terre en Ligurie, je suis passé par Milan, mes appartements à Paris et Berlin et bientôt, je rentre aux États-Unis, puis je repars pour l'Islande avec mon fils Max...



En collaboration avec Le livre sur les Quais, à Morges, le Palace poursuit à Lausanne une politique littéraire, invitant les écrivains, tel Douglas Kennedy, et disposant des livres sur les tables dès cet automne.

FLORIAN CELLA

Cela tient de l'éloge de la fuite, non?

J'ai grandi dans un appartement de 65 mètres carrés, à Manhattan, dans une fratrie de cinq, la classe moyenne. Mes parents avaient un mariage pas terrible et ça criait tout le temps. Grâce à ça, je suis devenu très indépendant. Je cherchais le silence à la bibliothèque, au musée. La culture m'évadait par-delà les murs. Pour mes 13 ans, j'ai demandé un pass qui me permettait d'aller d'une salle de cinéma à un concert. J'ai vu [Bernstein](#) et Boulez diriger, les chorégraphes de Balanchine et aussi toute la faune underground! Cette magie m'a détourné des schémas familiaux traditionnels, même si j'adore mes enfants.

Êtes-vous un solitaire?

Je ne suis pas [«Oblomov»](#) comme on le dit dans la littérature russe, ce genre de personne paresseuse jusqu'à l'aboulie chronique. J'ai des copains, des copines... à la manière des écrivains qui ont besoin des autres mais qui restent cool avec la solitude.

Quel regard portez-vous sur votre carrière?

Je me souviens de ce jour de 1997, quand mon agent m'a annoncé le carton en Europe de «L'homme qui voulait vivre sa vie». Mais la notion de succès reste fragile. Je n'ai jamais eu ce genre de ventes aux États-Unis. Je n'avais plus de contrat quand j'écrivais «La poursuite du bonheur» au début des années 2000, je vivais de mes économies. (*Silence.*) Le truc, c'est que chaque carrière est atypique.

Quel rapport entretenez-vous avec l'argent?

Dans ma jeunesse lycéenne, j'ai gagné une bourse à New York dans une école prestigieuse, fréquentée par le fils de Leonard Bernstein, John Kennedy Jr, les héritiers des grosses fortunes de Park Avenue. La notion d'argent ne m'a jamais impressionné. Je me méfie tout autant de la célébrité, des mondanités. Bien sûr, j'aime le succès qui me permet de vivre ici et là, je suis reconnaissant d'avoir un gros lectorat. (*Sourire ironique.*) Et aussi, ça me permet d'acheter des meilleures places de concert!

Comment vivez-vous d'être ignoré par les Américains?

J'ai le double passeport, américain et irlandais. Alors je reste patient, persuadé que la reconnaissance aux États-Unis finira par arriver, et de façon majeure! J'en suis certain, même si peut-être, cela sera après ma mort... Je publie depuis 1988, j'en suis au 26<sup>e</sup> livre, j'écris des scénarios de films, de série télévisée, des chroniques dans le «JDD», «The Guardian», «Le Monde». J'ai ce qu'on appelle une carrière. Mais ce qui m'importe, c'est mes enfants et l'écriture, impérieuse en moi. Tout le reste peut changer demain. Voyez les artistes soudain redécouverts après des décennies d'oubli. Et tous ces romanciers en vogue dans les années 60 dont le nom a déjà été passé. «Sic transit gloria mundi», ainsi va la gloire du monde – je connais mes classiques...

## La note, s'il vous plaît

**Calme et volupté** «Mon hôtel préféré, aujourd'hui? Le Palace à Lausanne, et n'y voyez pas de flagornerie. Je le préfère au Beau-Rivage pour son élégance plus sobre, la vue panoramique. Et surtout, l'hôtel est mieux centré, à 7 minutes du Café de Grancy, à quelques pas de la Cinémathèque. Je reste un grand amoureux du cinéma. J'ai tâté de la mise en scène, j'ai rêvé de faire des films. Mais j'ai dû m'y résoudre, je ne suis pas un grand capitaine.»

**Sous les étoiles** «Dans «Cul-de-sac», mon premier livre traduit en français à la Série Noire en 1994, le confort du bush australien était plutôt rudimentaire. Je m'accommode de tout, je suis descendu dans des chambres de moins d'un quart d'étoile! Une fois, au fond d'une oasis en Égypte, j'ai été arrêté, pris pour un espion. Les toilettes dans cette prison, c'était un trou.»

**Banqueroute à Vegas** «Je n'aime pas la médisance... mais je garde en mémoire des sensations «post-ironiques», du Caesar's Palace à Las Vegas. Je reste peu dans la contrariété, même les ratés m'apportent des enseignements. La vie est trop courte pour accepter qu'elle vous déçoive. J'ai une hypothèse à ce sujet: les gens s'arrêtent trop vite au regret et s'installent dans l'insatisfaction. Je n'ai poursuivi qu'un seul but: éviter l'ennui. Quitte à passer par des épisodes pas très jolis. C'était le prix à payer, accepter de passer par là, affronter la déception. Notez que dans un hôtel, ce n'est pas très grave. Typiquement, ça se résume à se lever et partir.»

**Rien dans les poches** «Je ne suis pas attaché aux objets. J'ai une vaste collection de CD, une autre d'une centaine de stylos à plume. En dehors de ça... quelques montres, deux voitures dans le Maine, même pas une cave à vins. En fait, mon plaisir, c'est un ticket pour l'opéra ou un grand concert de musique classique. De là, je suis éclectique, je peux me passionner pour la polyphonie sous le règne d'Elisabeth I<sup>re</sup>. Tiens, voilà ce qui me plaît comme perspective: prendre le train pour aller écouter l'Orchestre philharmonique de Berlin et écrire durant le trajet. **CLE**



«La femme du V<sup>e</sup>», avec Ethan Hawkes et Kristin Scott-Thomas, ne rendait pas justice au livre de Douglas Kennedy. DR

## **Bio express**

**1955** Naît à New York, fils de militaire guiné.

**1976** Après des études universitaires. dispute avec son père, part pour l'Europe, enchaîne les jobs, journaliste, régisseur, auteur dramatique, etc.

**1977** Travaille dans le théâtre à Dublin, où il s'installe.

**1985** Épouse Grace Carley, alors ministre de la Culture au Royaume-Uni, deux enfants, divorce en 2009.

**1988** Publie des récits de voyages dont il est féru.

**1994** «Cul-de-sac», premier polar à la Série Noire.

**1997** «L'homme qui voulait vivre sa vie», énorme succès traduit en 16 langues, porté au cinéma en 2010 avec Romain Duris et Catherine Deneuve.

**2000** Depuis cette date, réside trois mois par an à Paris.

**2001** «La poursuite du bonheur», rupture de ton.

**2013** Revient à New York, où il achète un appartement.

**2015-2016** Compilation de ses principaux romans chez Omnibus.

**2017-2018** «La symphonie du hasard», trilogie.

**2019** Lance la série Aurore pour enfants, en hommage à Max, son fils autiste, avec le dessinateur Joann Sfar.

**2022** Publie son 26<sup>e</sup> roman en mai chez Belfond.



Romain Duris, éblouissant dans «L’homme qui voulait vivre sa vie» mais dont le scénario, trop daté, peinait à rendre compte du machiavélisme du thriller de Douglas Kennedy. DR